

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

337

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

DEUXIÈME PARTIE — LE MARIAGE DE CHANT-D'OISEAU

IV

LES RESTES MORTELS DU COMTE DE FULDA

Cependant, comme il était possible que le lieutenant de

police voulût faire le silence sur l'exhumation de M. de Fulda, il était nécessaire que cette affaire fût ébruitée et portée à la connaissance du duo d'Orléans. Il fit donc parvenir par la poste à Son Altesse l'avis auoyne suivant :

MONSEIGNEUR,

« Un mafaiteur vient de déterrer et d'emporter d'un champ, voisin de Montmartre, les restes mortels de M. le comte de Fulda. Cette violation de sépulture est incontestable puisque le sac où le voleur avait déposé le squelette du comte, une épée à son chiffre et à ses armes, et divers menus objets, a été saisi à la barrière et déposé au Châtelet. Il est donc vrai, qu'en ce royaume, la police est si bien faite qu'il n'est plus de repos ni de sûreté même pour les morts.

« Daignez, monseigneur, agréer, etc.

« Un habitant de Montmartre. »

La lettre fut lue par

Philippe d'Orléans lui-même, et ce fut heureux, car M. d'Argenson, qui avait examiné la funèbre trouvaille et conçu des soupçons à la vue de la lettre F, surmontée d'une couronne comtale, gravée sur la poignée de l'épée, s'était décidé à ne rien dire et à attendre.

Ce fut le Régent qui rompit le silence. Le lieutenant

général étant venu au Palais-Royal, Son Altesse lui dit :

— Il paraît que votre police vient de faire une prise importante, qui pourra mettre la justice sur les traces d'un grand crime.

— Monseigneur veut peut être parler d'un squelette que l'on

croit être celui de M. le comte de Fulda, disparu depuis quelque temps ?

— En effet.

— Je ne sais vraiment pourquoi l'on s'imagine que M. de Fulda est mort et encore moins pourquoi les ossements que l'on a découverts sont les siens. Très souvent la police surprend des individus qui font un coupable trafic d'objets semblables qu'ils vendent aux médecins.

— N'a-t-on trouvé que des os ?

— Il est vrai ; au squelette était jointe une épée, dont la poignée porte un F et une couronne de comte ; mais on vole beaucoup d'épées depuis quelque temps, il faudrait s'assurer de la provenance de cette dernière ; j'ai donné des ordres à ce sujet. J'attends également des nouvelles d'Amsterdam, où l'on pense que M. de Fulda est allé pour affaire.

— Je comprends, monseigneur lieutenant général, dit le duo d'Orléans,

l'intérêt que vous devez prendre à tout ce qui concerne la famille de Fulda. Après avoir retrouvé la jeune Emmeline dont le décès a été constaté, vous devez vous montrer jaloux de retrouver son oncle disparu en voyage, ou mort dans un lieu inconnu. Qu'est donc devenue mademoiselle de Fulda ?

— Ainsi que Votre Altesse vient de le dire, elle a été retrou-



Il voulait revoir le malheureux de Lerme exposé à la Morgue.

vée par mes gens dans un repaire de bandits qui l'avaient enlevée et elle est rentrée au couvent.

—Très bien, mais son existence doit être constatée et l'acte de son décès annulé...

—Certainement, monseigneur, rien de plus simple et de plus facile. Mais je n'ai pas été constitué le tuteur de cette personne. Je l'ai délivrée des bandits, j'ai pris les mesures nécessaires pour assurer sa sécurité ; c'était le devoir de ma charge, mais mon devoir ne m'oblige point à prendre soin de ses intérêts. C'est le comte, son oncle et son tuteur, que cela regarde. J'avoue, monseigneur, que je n'ai nulle envie de me substituer à lui. Assez d'autres affaires, sans les siennes, m'occupent nuit et jour. L'institution de la Banque Royale attire à Paris nombre d'étrangers et d'aventuriers qui me donnent beaucoup de besogne.

—La Banque vous est reconnaissante, monsieur le lieutenant général, de l'active surveillance que vous exercez autour d'elle. Elle compte que vous la préserverez du pillage dont elle est journellement menacée. Vraiment l'audace des brigands est inconcevable. Le Régent de France est lui-même victime de leurs coups. J'ai dû renoncer à porter une épée à poignée d'argent et je dois me contenter de celle-ci que j'ai fait fabriquer à Londres.

En parlant ainsi, Philippe d'Orléans montrait une épée dont la poignée en acier ciselé lui coûtait plus de deux mille livres. D'Argenson admira la beauté de cet objet d'art, mais en même temps se vengea des critiques qui venaient de lui être prodiguées.

—Si vous me permettiez, monseigneur, d'envoyer au Palais-Royal quelques mouches, je ne doute point qu'elles ne trouvaient les voleurs parmi les gens de votre maison.

Le Régent n'aimait pas la police et laissa tomber le propos.

V

LE DOCTEUR AU CHATELET

Cependant Ratiboule ne restait pas inactif et, certain d'être agréable au Régent, s'occupait des intérêts d'Emmeline. Costumé et grisé de façon à représenter un vieillard respectable ; les yeux cachés derrière des lunettes bleues, la démarche soutenue par un jupon à pomme d'or, il se hasarda dans l'antre de la "poussée" jusqu'aux bureaux du secrétariat.

Imbert de le reconnut pas. Il désirait l'entretenir d'une affaire qui l'intéressait personnellement. Et comme le secrétaire hésitait à quitter son bureau :

—Au sujet de mademoiselle de Fulda, ajouta-t-il.

Imbert se leva en sursaut et le suivit dehors. Le docteur l'informa alors de tout ce que nous avons raconté. Imbert en ignorait le premier mot et en fut vivement impressionné.

L'inconnu ajouta :

—Il est temps que cette demoiselle reparaisse dans le monde, fasse annuler l'acte de décès, et réclame ses biens et ceux de son oncle.

—Oui, répondit Imbert, je suis de votre avis, monsieur. Mais, permettez : qui donc êtes-vous pour prendre un si vif intérêt à mademoiselle de Fulda et comment savez-vous que moi-même je désire lui être utile ?

—Nous nous connaissons depuis longtemps, monsieur Imbert, et nous avons déjà fait campagne ensemble.

Le secrétaire l'examina avec étonnement.

—Je suis le docteur Ratiboule.

—Vous êtes vraiment méconnaissable. Votre voix, ou plutôt votre accent me causait quelques doutes.

Le docteur releva ses lunettes.

—Je vous remets complètement, dit le secrétaire, et je ne sais pas si vous êtes prudent en vous aventurant au Châtelet. Postel ne vous a pas oublié.

—Je n'ai plus rien à craindre ; je pourrais me promener chez vous, à visage découvert ; mais je ne le fais pas, parce que cela aurait l'air d'une bravade. Ma position est bien chargée. Je ne suis plus bohémien, un gibier de prison. Je n'appartiens plus à maître Bourguignon, mais à monseigneur le duc d'Orléans qui m'a nommé quatrième médecin de ses écuries et pris sous sa haute protection. Quand vous viendrez au Palais-Royal, vous pourrez demander le docteur Ratiboule.

—C'est merveilleux, fit Imbert presque ébloui ou confondu de l'immoralité de la fortune. Je vois avec plaisir, docteur, que vos succès ne vous ont pas fait oublier vos anciennes connaissances.

—Un médecin, monsieur, se souvient toujours des malades qui survécurent à ses soins ; leur nombre ne charge point sa mémoire ; puis mademoiselle de Fulda est à tous les titres une personne trop intéressante pour être oubliée. Sa beauté, son mérite, ses infortunes, lui ont gagné tous les cœurs ; et je reste à vos ordres et aux siens pour tout ce qui peut lui être utile. J'aurai peut-être ainsi l'occasion de me faire pardonner un passé qui n'est pas sans tache. J'y insiste, je crois que vous aurez besoin de moi : n'hésitez pas à faire appel à mon dévouement. Quand j'ai appris que mademoiselle de Fulda était au pouvoir de M. d'Argenson, j'ai vu un péril, et je suis persuadé que cette jeune fille est maintenant moins en sûreté que dans la villa de Cartouche. Enfin il faut qu'elle revendique ses droits.

—Mais comment ?

—Librement, en plein jour, la tête haute.

—Et où ira-t-elle ?

—A l'hôtel de Fulda, répondit Ratiboule.

—Les souvenirs de cette maison lui sont odieux.

—Ils lui sont nécessaires pour fortifier ses résolutions, et elle apprendra à dominer son imagination, à vaincre ses susceptibilités nerveuses. A l'hôtel de Fulda elle se fera reconnaître ; elle confondra ses ennemis par sa seule présence. Elle prendra possession : elle affirmera ses droits et pourra recevoir convenablement les hommes de loi, procureurs, avocats à qui elle aura recours bientôt.

Imbert l'écoutait avec attention.

—Oui, docteur, dit-il, vous avez raison et je vais faire le possible pour déterminer mademoiselle de Fulda à les revendiquer. Quant à ces restes de M. de Fulda, vous n'avez aucun doute sur leur authenticité ?

—Aucun.

—Au besoin vous pourriez en témoigner ?

—Vous plaisantez !... Mais j'ai dit et je vous quitte : si vous m'écrivez, songez à votre patron et au cabinet noir ; si vous voulez me voir, venez dans la matinée, je ne suis jamais chez moi le soir.

Le docteur serra la main d'Imbert et s'éloigna à pas lents, courbé sur sa canne à pomme d'or.

Imbert ne pouvait avoir une confiance aveugle dans la parole d'un coquin tel que Ratiboule, et, n'ayant pu obtenir au Châtelet le moindre renseignement sur la découverte en question, il en doutait autant que de la place de médecin du Palais Royal dont le docteur s'était vanté.

A sa première visite à la jeune fille il n'était pas certain de ce qu'il annonçait, mais le lendemain on ne parlait que du sque-

lotte découverte par les gens de l'octroi. Il retourna chez Emmeline et lui parla avec l'éloquence que donne parfois la conviction.

—Rendez chez-vous, mademoiselle, lui dit-il en terminant. Votre absence prolongée donnerait lieu à d'explicables craintes. Il n'y a plus qu'un homme dont vous ayez à redouter les manœuvres, c'est M. d'Argenson ; heureusement le sort m'a placé près de lui.

Emmeline demeura convaincue.

—Je vais écrire à M. d'Argenson, répondit-elle, pour l'informer de ma détermination, le remercier de sa bienveillante protection et le prier de me la continuer ; puis je prendrai congé de madame l'abbesse et je me ferai conduire à l'hôtel de Fulda.

—A quelle heure y serez-vous rendu ?

—Dans la soirée, répondit Emmeline.

VI

RAPPORT DU CHEVALIER DE LERME

En apprenant par une lettre froidement polie de mademoiselle de Fulda qu'elle reprenait son indépendance, M. d'Argenson, quelle que fût la contrariété qu'il éprouvât, ne fit aucune objection à son départ. Il comprit qu'elle n'agissait point de son propre mouvement, qu'elle était conseillée par ses ennemis prêts à la soutenir au besoin.

Vindictif comme tous les hommes d'action et d'intrigue, il ajourna sa réponse et se promit sa revanche. En même temps, comme pour le confirmer dans ces sentiments, la mouche qu'il avait placée chez madame d'Argenton, le chevalier de Lerme, vint lui faire son rapport.

—Quoi de nouveau, chevalier ! Je vous écoute. Vous pouvez vous asseoir afin de parler plus à votre aise.

Le chevalier s'inclina profondément et s'assit.

—Monsieur le comte, dit-il, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le promettre, je me suis attaché à faire la connaissance de l'illustre magicien qui fit les délices, l'autre soir, de monseigneur le Régent ; sans entrer dans des détails indignes de l'attention de monsieur le lieutenant général, je lui dirai que j'ai trouvé ce personnage logé au Palais-Royal, attaché à la maison de monseigneur le duc d'Orléans à titre de quatrième médecin de ses écuries. Il se nomme Ratiboule.

A ce nom M. d'Argenson ne put retenir un mouvement de surprise.

—Ce nom n'est peut-être pas inconnu de monsieur le comte ?

—En effet, c'est celui d'un complice de Cartouche qui s'est évadé du Châtelet. Et le duc d'Orléans se plaint que l'on vole au Palais Royal, comme dans la forêt de Bondy ! L'aventure est plaisante ; avant de sortir, vous priez mon secrétaire particulier, M. Imbert, de vous donner des renseignements sur le passé de ce coquin. Il le connaît mieux que personne. Continuez.

—Je puis, quand il plaira à monsieur le lieutenant général, amener ce Ratiboule ici ?

—Je n'en veux pas.

—Ici... ou ailleurs ?...

—Je ne veux pas d'affaire à son sujet avec le Régent. Vous avez mieux à faire, c'est de vous lier avec lui, d'obtenir sa confiance, d'en faire, sans qu'il s'en doute, votre collaborateur au Palais-Royal.

—Oui, monsieur le comte, tel est mon dessein.

—Vous pouvez aussi vous faire présenter à ses amis. Ce Ratiboule est un méridional, bavard et facile à se lier.

—Monsieur le comte vient de faire en deux mots le portrait

exact de l'individu ! et déjà le docteur, comme on l'appelle, m'a introduit chez une sorte d'escogriffe que l'on appelle M. de Saint-Laurent. On joue là gros jeu. Le passe-dix et le biribi y font merveille. J'y ai vu plumer indignement un jeune pigdon, tandis qu'on me laissait gagner cinquante louis pour ma bienvenue sans doute, et pour m'encourager. Le docteur Ratiboule y a été banquier avec un monsieur d'Espignac.

—Je connais ce dernier, fit d'Argenson.

La mouche poursuivit :

—Ratiboule, Saint-Laurent et un autre qui semble exercer sur cette société un certain ascendant, un sieur Desjardins, paraissent être de vieux amis. Leurs manières, leur langage, sont incorrects et pleins de prétentions. Le seul d'Espignac a l'air d'un homme comme il faut. Dans l'intervalle des parties et pendant un petit souper, que présida la Françoise, on parla de la Banque royale, du Mississippi. Ces messieurs sont pour la baisse.

—Ah !...

—Ils font au sujet de Law et de son système les prédictions les plus sinistres. A les entendre, le papier n'en a plus pour longtemps.

—Ce sont donc des financiers ? fit d'Argenson ironiquement.

—Il y paraît, monsieur le comte ; j'ai vu de mes yeux Saint Laurent remettre à d'Espignac cent mille livres de papiers pour être vendues demain.

—Les coquins !... Serait-ce eux ?... se demanda le lieutenant de police.

—C'était peut-être, dit le chevalier, des actions volées l'autre semaine dans la grande bousculade de la rue Quincampoix.

—Ce n'est pas à cette affaire que je pense, dit le lieutenant de police, en se levant pour clore l'audience, voilà un bien joli nid de coquins qui sentent les Cartouchiens d'une lieue, et je me tiens à quatre pour ne pas interrompre leur prochain souper par l'intervention de l'exempt Postel, mais le Ratiboule m'intéresse à cause du haut personnage dont il a capté la bienveillance... j'attendrai. Et vous, de Lerme, ne les quittez plus.

—Monsieur le lieutenant général, dit la "fine mouche" en s'inclinant, je ne puis être gros joueur... mes nouveaux amis ont des goûts fort dispendieux.

—Eh ! l'ami, vous pouvez aujourd'hui perdre les cinquante louis que l'on vous a fait galamment gagner hier. Mais tenez, voilà pour le surplus.

Et le lieutenant de police remit cinq louis à la mouche qui salua d'autant plus bas en se retirant.

Ainsi que lui avait recommandé le lieutenant de police, le chevalier de Lerme s'arrêta près du secrétaire Imbert afin de lui demander ce qu'il savait de Ratiboule.

Ce dernier lui fit part non de tout ce qu'il savait, mais seulement de ce qui était à la connaissance de Postel et de d'Argenson. Il ne montra point le docteur comme un bandit, mais un habile médecin, que l'on aurait brûlé au moyen âge comme sorcier et qui, par l'exercice de sa profession, s'était fait des amis partout, même chez les Cartouchiens. Depuis qu'il avait sauvé mademoiselle de Fulda, il n'avait plus entendu parler de lui.

—Eh bien, fit l'agent secret avec quelque fatuité, je pourrai bientôt vous donner de ses nouvelles, car j'ai eu l'avantage de faire sa connaissance et il est de mes amis.

—Est-il donc mêlé à quelque nouvelle intrigue ? demanda Imbert.

—Vous le saurez bientôt, répondit le mouchard d'un air mystérieux.

Il salua et sortit, laissant Imbert fort perplexé.

En défendant la cause d'Emmeline, le docteur était devenu son allié et une voix intérieure lui criaient de l'avertir du danger. Comment faire ? Aller au Palais-Royal c'était risquer de rencontrer l'agent. D'autre part, lui écrire, laisser de son écriture chez un homme aussi compromis, était également dangereux. Il dut cependant se résigner à ce dernier moyen. Il lui écrivit : "Prenez garde, votre nouvel ami, le chevalier de Lorme, est un mouchard ;" mais, au lieu de jeter sa lettre à la poste, il la fit porter par un savoyard, avec ordre de ne la remettre qu'au destinataire.

Le commissionnaire trouva le docteur en train de faire sa toilette de soirée. Près de lui, sur un petit canapé, de Lorme l'attendait. Il lut le billet en souriant :

—Les femmes !... fit-il à haute voix. Si on les en croyait, on ne vivrait que pour elles. Assez de rendez-vous pour aujourd'hui...

Il serra précieusement la lettre dans un petit portefeuille, puis, prenant son chapeau et sa canne :

—Allons, chevalier, je vais faire votre bonheur en retournant avec vous ce soir chez la gentille Francesca.

—Je veux la prier encore de chanter, dit de Lorme.

—Vous ne sauriez mieux lui faire votre cour. Elle est un peu vaine de son filet de voix et ne se lasse pas de s'entendre.

—Vraiment on ne peut s'annuyer un instant en si charmante compagnie.

—Ce sera, je vous promets, un plaisir nouveau : nous irons souper chez le Suisse du Luxembourg, en petit comité. Nous ne serons que cinq, Francesca, Desjardins, vous et moi. Je ne compte pas Labranche, que Saint Laurent emmènera pour nous servir à table. Le vin du Suisse est excellent et l'air du jardin, le soir, nous aide à en dissiper les fumées.

—Docteur, vous êtes un ami véritable, croyez-vous que je n'ai jamais soupé au Luxembourg ?

—Tout le monde n'y va pas ; il faut être connu du Suisse.

En causant ainsi, les deux amis se dirigèrent chez la blonde chanteuse qui demeurait alors rue Mazarine. Desjardins les avait devancés, et, à peine entré, Ratiboule échangea avec celui-ci quelques rapides paroles, tandis que le chevalier présentait ses hommages à Francesca.

Ces paroles prononcées à voix basse parurent faire sur Desjardins une profonde impression.

—Ainsi vous serez des nôtres, ajouta à voix haute Ratiboule.

—C'est entendu, docteur, fit Desjardins.

Alors, s'avancant vers Saint-Laurent :

—Ratiboule me communique un délicieux projet : c'est de souper au Luxembourg.

—Tiens ! pourquoi ça ? fit Saint-Laurent.

—Mais c'est tout simple : afin que mademoiselle puisse y donner quelques leçons aux rossignols.

—Ah ! voilà qui est du dernier galant, fit de Lorme pâmé d'admiration.

—Eh bien, comme il vous plaira, dit Saint-Laurent.

—Mais, ajouta Desjardins, partons de suite, non seulement pour retenir nos places et commander le menu, mais pour n'être dérangés par personne. Nous voulons rester intimes.

—Apprêtez vous donc, Francesca.

—Je suis prête, docteur.

—Saint-Laurent, nous emmenons Labranche. Je vais du reste lui donner des ordres.

—Parblou ! fit en riant le maître du logis, ne te gêne pas, mon cher Desjardins, fais comme chez toi.

—Il n'est que sept heures, fit Francesca. Que ferons-nous dehors de si bonne heure jusqu'au souper ?

—Ce que nous ferions ici, répondit Ratiboule. Je ne crois pas que d'Espignac vienne ce soir.

—Oh ! Je ne le regrette pas ! fit la jeune femme avec vivacité.

—Allons ! nous partons, s'écria Saint-Laurent.

Et, quelques minutes plus tard, la compagnie abordait le pavillon de garde qui s'élevait alors à la grille qui, actuellement, fait face à l'Odéon.

Saint-Laurent entra chez le Suisse, retint une chambre au premier et fit la carte du repas.

VII

CHEZ LE SUISSE DU LUXEMBOURG

Pendant la soirée, Ratiboule et ses amis furent charmants pour le chevalier, et celui-ci se montra très galant près de la jeune femme, se disant peut-être que, lorsqu'il aurait fait coffrer ces messieurs, il garderait pour lui la petite blonde. Si le lieutenant de police l'eût voulu, c'eût été fait ce soir-là, et il était sûr qu'il eût amené, dans ce coup de filet, des Cartouchiens de distinction et dignes de la Grève.

L'endroit où ils se promenaient avait été "illustré" par plus d'un attentat de Cartouche. Là il avait dévalisé l'ambassade d'Espagne, un peu plus loin, il avait roué de coups de canne une mouche qui le suivait de trop près, ailleurs encore à la barrière Montparnasse, en plein jour, il avait prouvé d'une façon terrible son audace et l'on pourrait dire l'impunité dont il jouissait.

Un certain marquis de Lyon, embarrassé d'une promesse de mariage qu'il avait faite à une demoiselle de qualité, et qu'elle voulait faire valoir, s'était arrangé avec Cartouche. A tel jour elle devait passer à la barrière dans une voiture publique. Elle ne serait accompagnée que d'une jeune servante incapable de lui prêter secours ; la voiture arriva. Cartouche, avec une demi-douzaine des siens entourait la voiture.

Le cocher, surpris dans ce désert, obéit à l'ordre d'arrêter ses chevaux. Cartouche se présenta à la portière, cherchant d'un œil ardent sa victime. Il la reconnut et fixa sur elle un regard menaçant.

Alors la malheureuse devina et, rassurant les autres voyageurs :

—Cela ne regarde que moi, dit-elle.

Elle descendit et suivit le bandit. La voiture continua sa route.

Cartouche l'emmena à quelques pas de là, sans avoir échangé avec elle deux paroles, incapable peut-être de parler et plus ému qu'il ne l'aurait supposé par l'horreur de ce qu'il allait faire, et la résignation incroyable de cette femme.

Enfin, lorsqu'il s'arrêta, il dit à celle-ci :

—Il est là quelque part avec son argent qui nous regarde et qui attend que je vous tue. Ce n'est pas moi, c'est lui votre assassin.

En disant ces paroles, il lui brûla le cœur d'un coup de pistolet (Historique).

En achevant ce récit, Desjardins, indiquant la muraille d'une clôture en ruine, ajoutait :

—Tenez, c'était juste ici.

Le chevalier de Lermo ouvrait de grands yeux à la vue d'un homme si bien renseigné.

Après cette promenade instructive ils entrèrent chez le garde du jardin du Luxembourg. Le palais de Marie de Médicis n'était pas habité alors. Le petit Luxembourg était seul occupé par la fille aînée du duo d'Orléans.

Dans une chambre assez coquette, qui ne pronait jour que sur le jardin, les soupours pouvaient festiner sans mettre de sourdine aux éclats de leur gaieté.

Le repas fut joyeux ; le champagne coula à flots, et, comme dit un poète, les chansons de la jolie blonde "y mouillèrent leur aile avant de s'envoler en l'air."

—Quel dommage, dit Ratiboule, que la Jeannette ne soit pas des nôtres !

—Ou la Belle-Laitière, dit Saint-Laurent. Ma Fanchette est plus "rupe" que ces "ponisses," mais la canaille a du montant et je voudrais voir le chevalier faire connaissance avec la Degouleton par exemple.

—Le chevalier, dit Desjardins, a l'air de ne plus nous comprendre.

—Mais, messieurs, je ne suis pas bégueule, détrompez-vous ; j'entends la plaisanterie...

—N'est ce pas, docteur ? ajouta-t-il, appelant Ratiboule à son aide.

Celui-ci évita son regard et sourit en fixant son assiette.

De Lermo se sentit abandonné et reprit d'une voix pâteuse :

—D'ailleurs, mes amis, je ne suis pas si "faud" que vous l'avez cru peut-être. Je m'appelle Lermo tout court et je suis un "courtaud de boutanoche" (commis de magasin) qui a "greffé les fafflots" d'un "maroandier" (qui a volé les billets de banque d'un marchand).

Les trois fanandels se mirent à rire.

—Heu ! fit le docteur, vous auriez dû me dire cela plus tôt, l'ami. Je connais ces messieurs de longue date. S'ils ne sont pas en règle avec la justice, ils rachètent leurs fautes par un art consommé... Dans leur genre, ce sont des hommes supérieurs. Je vous croyais d'abord un imbécile de qualité ; vous n'étés qu'un "ex courtaud de botanche ?" Vous avez singulièrement abusé de ma confiance.

—Il a bien fait de parler, fit Desjardins, car je commençais à me faire de lui une idée très fâcheuse. Nous l'avons mis à son aise, il en a profité, c'est très bien.

Le chevalier commença à se remmettre.

—Vous concevez, mes amis, dit-il, on ne peut pas de prime abord, comme le voudrait le docteur, dire qui on est et de quoi l'on vit. Moi, je vous avais pris simplement pour des joueurs qui savent corriger la fortune.

—Eh ! mon Dieu ! exclama Saint-Laurent ; Ratiboule vous donne à penser de nous plus qu'il n'y a... et c'est fort inutile, c'est même imprudent.

—Pourquoi cela ? demanda le docteur.

—Si, reprit Saint-Laurent, le chevalier nous trompait...

—Moi ! se récria de Lermo.

—C'est une supposition. Ou, s'il était chien et loup, comme cela se voit tous les jours, et mangeait à deux râteliers ?

—Ah ! Saint-Laurent ! se récria le chevalier, repris d'effroi, — pouvez-vous imaginer pareille monstruosité !...

—Cela se voit souvent, répliqua Saint-Laurent. Dans des temps moins heureux, j'ai partagé le lit et la table avec des

coquins à qui le lieutenant de police faisait une petite ronte et qui travaillaient avec nous.

—Ceux-là, dit Desjardins, nous les arrangeons de façon exemplaire. Ils n'ont pas de chance avec nous autres.

—En vérité, fit le chevalier, notre petite fête, si bien commandée, finit sur des propos qui manquent de gaieté, et vous me ferez regretter d'avoir accepté votre invitation.

—Allons ! laissons ces propos, dit le docteur, et buvons un dernier verre de champagne.

—Je bois à la santé de Cartouche ! dit le chevalier en levant son verre.

Desjardins salua comme si le toast s'adressait à lui, et dit : — je bois à d'Argenson, à qui Cartouche doit sa prospérité toujours croissante.

Enfin Saint-Laurent se leva, en invitant la compagnie à descendre au jardin. Il fait, dit-il, un clair de lune superbe.

Le mouchard, dont le malaise ne s'était pas entièrement dissipé, eût préféré rentrer chez lui ; mais le docteur insista amicalement en disant qu'au bout du jardin, du côté des Chartreux, Francesca voulait dire bonsoir à une amie.

—Nous allons donc encore jusqu'aux Chartreux ?... fit de Lermo.

—C'est tout près, dit Desjardins. Là je vous montrerai l'endroit où un niais, nommé Bidet, vint à moi, me prenant pour une mouche, et me proposa de nous associer pour attraper Cartouche et partager la récompense. Je fis semblant d'accepter et, quand nous fûmes dans un champ désert, je lui plantai mon couteau dans la gorge.

—J'ai entendu parler de cela, répartit le mouchard. On disait que c'était à Cartouche lui-même que s'était adressé Bidet... Ces terrains des Chartreux ont un mauvais renom.

—Très mauvais. Et je crois les connaître assez pour dire que ce renom est mérité. Là, jamais la "pousse" ne se hasarderait le soir. Le matin, des enfants y jouent avec leurs chèvres ; à la brune les rôdeuses y cherchent aventure ; la nuit y passent les "doubleurs de sorgue." Mais nous en approchons, tenez, nous y voilà. Donnez moi la main pour franchir la clôture. Passez là... Vous tremblez ?... Vous tremblez, vous avez peur. Peur de quoi ?...

—Moi ? Pas du tout.

En réalité, il chancelait.

—Enfin, nous y sommes ! s'écria Desjardins. Docteur, comme la petite du côté de la Marlotte. Toi, Labranche, tu es notre homme, tu en réponds.

—Voilà ! daron, répondit Labranche, en abattant sa forte poigne sur l'épaule du mouchard.

—Quoi fait-elle ?... se récria de Lermo.

—Mouche ! dit le daron, tu es à la place même où j'ai exécuté Bidet. Comme lui tu as voulu livrer Cartouche, et Cartouche va te suriquer. Voici pour mon compte.

Et il lui planta son couteau dans la poitrine.

De Lermo tomba en poussant un cri étouffé.

—A vous le reste, fanandels, ajouta Cartouche.

Alors St-Laurent (dont le vrai nom était Balagny), se pencha et de son large poignard fendit le ventre à la victime, qui respirait encore. Puis Labranche, agenouillé dans l'herbe, fouilla les poches et mutila le cadavre avec des raffinements atroces, afin d'en faire pour le lendemain un objet d'épouvante.

Pendant ce temps, le docteur, qui se tenait à l'écart, arrachait une feuille de son carnet et, à la clarté de la lune, écrivait l'épigramme du "rebâti," ou assassiné. Cartouche vint la prendre

et fixa à la boutonnière de celui-ci, ce qu'il appelait "l'avis au public ou l'avertissement." Cela fait :

—Allons-nous en maintenant, dit-il à Labranche et à Balagny, nous n'avons pas perdu notre journée.

—L'hôtel de la rue Mazarine n'est pas sûr, dit Balagny.

—Pour cette nuit, il n'y a encore pas de danger, dit le daron ; d'Argenson, jusqu'à demain matin, attendra le retour de sa mouche.

—Sans doute, appuya Ratiboule, c'est moi qui suis le plus menacé, et si d'Argenson peut me faire arranger, comme son chevalier, il n'y manquera pas. Mais j'ai des intelligences dans la place, vous le savez, et dès demain, à tous risques, j'irai demander au secrétaire ce qui se trame contre nous.

Le lendemain, au lever du jour, les enfants du voisinage des Chartreux, en menant paître leurs chèvres, aperçurent le cadavre de l'agent secret et s'enfuirent épouvantés. A leurs cris accoururent quelques personnes, qui allèrent prévenir la police du quartier.

L'événement eut un retentissement considérable. Voici ce qu'en dit l'avocat Barbier dans son journal :

"Il a été fait, il y a deux ou trois jours, un meurtre effroyable derrière les Chartreux. On a trouvé un homme mort, le nez coupé, le ventre ouvert, dont toutes les entrailles sortaient. Il est depuis ce temps à la Morgue, sans que personne ne le reconnaisse ou veuille le réclamer. Il avait une carte très bien écrite, attachée sur lui, où il y avait :

"Ci-gît Jean Labaty, qui a eu le traitement qu'il méritait. Ceux qui en feront autant que lui, peuvent attendre le même sort."

Le "Mercure," qui rapporte également le fait, dit Jean "Rebâti," et c'est la version véritable, puisqu'en argot "rebâti" veut dire assassiné.

Ce champ des Chartreux avait bu le sang de plus d'une victime de Cartouche. De Lerne n'était pas la première et ne devait pas être la dernière, comme on va le voir plus loin.

VIII

LA COLÈRE DE D'ARGENSON

Comme l'a dit Barbier, le corps du chevalier resta plusieurs jours à la Morgue et ne fut pas reconnu, cependant, dès le premier jour, d'Argenson avait été le voir, mais il ne voulait pas que l'on sût que ce mutilé était un de ses hommes.

Il regarda froidement en apparence et se retira sans rien dire, mais cruellement atteint. Il eût été curieux de le voir dix minutes plus tard, seul, dans son cabinet, allant et venant, comme un enragé, brisant, broyant ses plumes, ses crayons, tous les menus objets qui lui tombaient sous les mains, puis en marchant par grandes enjambées, brandissant comme un sabre son couteau de bois ; bref, accordant à sa fureur toute l'expansion nécessaire pour ne pas en étouffer. Il savait d'où partait le coup et s'en prenait à la fois à Ratiboule et au Palais-Royal.

"Ah ! vous vous plaignez de Cartouche et vous protégez ses amis !... grommelait-il entre ses dents. Ah ! vous hébergez les Ratiboule qui assassinent mes hommes ! Nous allons voir, qui l'emportera de vous ou de moi. Il faut d'abord que je me débarrasse de ce damné charlatan. Du même coup je couperai court à cette intrigue de la petite de Fulda dont il est l'âme..."

Après avoir ainsi cuvé sa rage, le lieutenant de police prit les mesures qu'il croyait indispensables. La première fut de

faire annoncer à son de trompe sur toutes les places et à tous les carrefours de Paris qu'une récompense de 2000 livres et "grâce entière, quels que fussent ses crimes," était promise à qui livrerait Dominique Cartouche.

Cette promesse de grâce entière était singulièrement alléchante pour un grand nombre de bandits ; elle devait être funeste à Cartouche.

La seconde mesure concernait Ratiboule. D'Argenson manda l'exempt Postel, agent d'une intelligence médiocre, mais d'une vigueur et d'un courage remarquables.

—Postel, lui dit-il, j'ai besoin de vous pour un coup de main qui ne demande que de l'énergie et du sang froid... Vous connaissez le docteur Ratiboule ?

—Oui, monsieur le comte.

—Il ne s'agit point de procéder à son arrestation d'une façon régulière, je ne veux pas le scandale d'une semblable affaire dans le palais de monseigneur d'Orléans. Vous devrez agir sans esclandre, sans bruit ; soit en l'attirant dehors dans une souricière, soit en le suivant et profitant d'un endroit désert pour vous emparer de lui. Enfin dans le cas où il tenterait de vous échapper, ou vous opposerait une vive résistance, vous pouvez le tuer. Vous entendez, Postel ?

—Oui, monsieur le comte.

—Vous n'hésitez pas à le tuer ?

—Non monsieur, au contraire, cela me ferait plaisir. Ces Cartouchiens ont assassiné assez de mes camarades.

—S'il se réclamait du duc d'Orléans, ne vous laissez pas intimider.

—Mais, monsieur le comte, cependant...

—Que voulez-vous dire ?

—Pour ma garantie, puisqu'il s'agit de meurtre, je serais heureux d'avoir un ordre secret de M. le lieutenant de police.

—Je vous le donnerai, répondit d'Argenson. Je vais l'écrire de suite.

Le lieutenant général prit une feuille de papier au timbre du Grand Châtelet et rédigea l'ordre d'arrêter et amener mort ou vif le nommé Ratiboule, médecin des écuries de monseigneur le Régent, partout où il le trouverait. Après s'être assuré que l'exempt avait bien compris ses ordres, il lui remit le mandat d'amener et le congédia.

Postel partit plus fier qu'Artaban et ne doutant pas du succès, même avant d'avoir combiné ses moyens d'action. Afin de retremper son courage, il voulait revoir encore le malheureux de Lerne exposé à la Morgue. Il ignorait que ce fût un agent, mais comme tout le monde, il s'en doutait.

Aux abords de l'établissement funèbre il y avait une foule énorme à travers laquelle il était difficile même à un exempt de se frayer un passage. Postel y aperçut plus d'un gibier de prison ; l'exhibition de la victime d'un meurtre exerce sur les malfaiteurs une attraction irrésistible. Le coupable lui-même a du mal à s'y soustraire.

Au moment où l'exempt allait prendre place au premier rang, il vit s'en éloigner deux femmes, dont l'une, grande et belle créature, ne lui était pas inconnue : — la Grande-Jeanneton. Elle ne l'avait pas remarqué, il put la suivre et apprit ainsi qu'elle demeurait à "l'Épée-Royale." — Renseignement précieux.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

LE DÉVOUEMENT D'UNE ÉPOUSE

NOUVELLE SIAMOISE

Raja Kava, grand mandarin du roi de Siam, ayant des idées de progrès et de civilisation, voulut que son fils aîné fût élevé en France, pour qu'à son retour il pût prétendre aux grandes charges.

Lorsqu'après quatre années d'absence, Ploëk Kava revint à Bangkok, il fit sensation parmi les jeunes filles de son âge. Il était beau, intelligent et distingué ; toutes le désirèrent pour mari. Il resta froid à toutes les avances ; son cœur était tout à Jama Sema, qui avait toujours partagé ses jeux et qui l'aimait tendrement.

Fort et robuste, il s'élançait souvent au milieu de l'eau pour lui rapporter les plus beaux nymphœa à fleurs bleues ; d'autrefois, il lui faisait une gerbe odoriférante de mali, de champa et de phut. Chargé de son joli fardeau, il venait vers elle avec joie. Jama accueillait en souriant celui qu'elle aimait. Il s'asseyait à ses pieds, tandis qu'elle lui offrait, sur un plat d'argent, des cigarettes qu'elle lui préparait avec soin.

Puis, tous deux parlaient de l'avenir, de leur amour, sans se douter que le plus cruel réveil leur était réservé.

Raxa Sena, père de Jama, était le premier ministre de Somdot Maha ; c'était un ambitieux qui ne connaissait et n'estimait que les grandeurs. Un jour que, prosterné aux pieds du roi, il attendait humblement ses ordres, Sa Majesté lui dit brusquement :

— On m'a dit, mandarin Raxa Sena, que vous aviez une jolie fille en âge de songer au mariage ?

— C'est vrai, Sire !

— Il faudra l'amener au palais, ordonna le roi.

Le ministre, au comble de la joie, adora son maître, et se retira pour exécuter promptement les ordres qu'il venait de recevoir.

Il savait que d'avoir une fille au sérail était une source certaine de faveurs. Que lui importait de briser le cœur de son enfant, d'aéantir à jamais son bonheur, ses espérances, et de la condamner au célibat perpétuel. L'ambition et l'orgueil sont des sentiments qui croissent dans tous les pays.

Le lendemain, la pauvre Jama, sans avoir pu prévenir Ploëk, fut conduite au palais, d'où elle ne devait plus sortir que fort rarement pour porter des aumônes aux Talapains, car telle est la coutume du sérail : les cinq cents femmes du sérail renoncent au mariage et vivent toujours renfermées, réclusion qu'elles partagent avec les filles du roi, qui ne peuvent également pas se marier ; on craindrait qu'un gendre devînt trop puissant près du souverain.

Lorsque Ploëk vint pour voir Jama, il ne trouva que sa mère qui pleurait amèrement la perte de sa fille.

Ploëk, pâle de colère et d'indignation, se retira, maudissant un pays où l'on sacrifie, pour quelques heures de plaisir, les plus belles années de la vie d'une femme.

Il passa de longues journées à contempler les murs élevés qui fermaient l'enceinte du palais ; il cherchait à s'identifier, par la pensée, à la vie que menait sa malheureuse fiancée. Le démon de la jalousie lui mordait le cœur, et il sentait bouillonner en lui l'esprit de révolte et de haine, contre un tyran qui s'empara ainsi de ses sujets et les torture pendant toute leur existence.

Mais cette vie oisive et consumée par le chagrin, ne pouvait durer longtemps ; les jeunes gens doivent se créer de bonne heure

une famille. Le père de Ploëk le suppliait, tous les jours, d'avoir le courage de se marier. A la fin, il céda à ses instances ; il épousa la fille d'un grand mandarin qui, depuis longtemps l'aimait profondément, quoique connaissant son amour pour Jama.

Ploëk était trop bon pour rendre malheureuse la jeune femme qui venait d'accepter son nom ; mais, triste et froid, il ne lui adressait presque jamais un mot de tendresse. Ses journées s'écoulaient en longues courses dans les bois, où il se rendait sous prétexte de chasser.

Sa femme, profondément affligée de voir souffrir celui qu'elle aimait, résolut d'y porter remède.

Les femmes de la haute société ont le droit de visiter les dames du sérail et même de leur porter des fruits ou des gâteaux.

Mme Kara se rendit au palais pour savoir si Jama conservait toujours un souvenir affectueux du pauvre Ploëk.

Hélas ! la pauvre enfant se mourait de chagrin. Sa pâleur était livide ; ses joues creuses, ses lèvres blanches, tout en elle annonçait la maladie et la souffrance.

Mme Kara se retira toute troublée. Sa ferme volonté de rendre heureux ces deux êtres, qui s'aimaient tant, s'emparait de son âme malgré elle ; cependant, il fallait qu'elle sacrifîât à la réussite de son projet sa jalousie et qu'elle fit taire son amour. Mais, se disait-elle :

— J'aime assez mon mari pour le rendre heureux aux dépens de moi-même.

Lorsqu'elle rentra Ploëk l'attendait, couché sur une natte, en fumant une pipe de bambou ; la fumée blanche et parfumée s'élevait en spirales capricieuses, dont il suivait la marche d'un regard rêveur.

Après s'être prosternée devant son mari, Mme Kara vint s'asseoir près de lui.

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix douce et caressante, je viens du palais.

Il jeta vivement sa pipe loin de lui et l'écouta attentivement.

— J'ai vu Jama, continua-t-elle, la pauvre enfant est bien malade ; je crois que l'amour qu'elle éprouve pour vous doit être la cause de son mal ; il faut donc que vous essayiez de la guérir.

— Comment puis-je le faire ? Vous savez bien que l'entrée du sérail m'est interdite.

— Je le sais, mais si vous ne pouvez voir Jama, je puis lui porter de vos nouvelles.

— Vous ?

— Oui, si vous le voulez, demain je lui remettrai un billet de votre part.

Mme Kara se leva, pâle et tremblante, pour s'enfuir, en voyant la joie qui brillait dans le regard de son mari.

Plusieurs fois Mme Kara eut le dévouement de remettre à Jama des fruits contenant des lettres de Ploëk.

Il est d'usage, dans tous les pays, de toujours désirer plus qu'on ne possède : écrire à Jama avait été pour Ploëk un suprême bonheur ; un jour, il le trouva insuffisant et s'écria avec passion :

— Oh ! pour l'apercevoir, je donnerais ma vie.

L'infortunée Mme Kara entendit ce vœu insensé et résolut de le satisfaire.

Il fut convenu qu'une nuit, sa femme, introduite dans le sérail, lui jetterait par dessus le mur du jardin une échelle de corde ; qu'une fois dans le jardin il se cacherait derrière un massif de fleurs, et que Jama, prévenue, passerait devant lui.

Le jardin était magnifiquement éclairé par de nombreux lustres qui jetaient des flots de lumière sur les richesses accumulées dans ce lieu de retraite.

Bientôt il vit passer les dames du sérail se rendant les unes aux bains, les autres à la pagode pour prier, ou bien au bazar choisir ces mille riens qui servent à les embellir ; quelques-unes montaient dans de coquettes barques et parcouraient, en ramant, les rivières et les lacs miniatures de leur prison.

Tout à coup, il se sentit défaillir, Jama s'avançait de son côté ; elle s'arrêta à quelques pas de lui, cueillit une rose, la porta à ses lèvres, la laissa tomber et reprit sa marche vers le palais.

La garde du sérail est confiée à de vieilles duègnes qui, envieuses et méchantes, observent attentivement ce qui se passe autour d'elles. La joie de Jama ne leur échappa nullement ; elles guettèrent et découvriront que les joues de la pauvre enfant se couvraient d'un peu de rouge les jours de visite de Mme Kara. Une fois donc qu'elle se présenta avec une corbeille de beaux fruits, on les lui saisit ; examinés avec soin, on y découvrit un billet de Ploëk qui fut porté au roi.

Le lendemain, à l'heure de l'audience des ministres, Somet Maha fit appeler le mandarin Raza Sena et lui montra la preuve de la culpabilité de sa fille.

— Ordonnes, toi même, le sort qu'elle mérite, lui dit-il.

Le mandarin se prosterna, en disant :

— Le cœur de ma fille est donc bien vaste, que l'amour de son souverain ne lui suffit pas ; elle mérite la mort.

L'infortunée Jama ne fut pas épargnée ; elle dut subir le sort qui est réservé aux coupables d'intrigues amoureuses. Il ne se souvint plus, cet homme royal, qu'un jour cette enfant lui avait livré ses trésors virginaux, que pendant une heure il l'avait aimée...

Elle fut cousue dans un sac et jetée vivante dans le fleuve.

Ploëk Kara et sa femme furent arrêtés et condamnés à avoir la tête tranchée. Alors Ploëk regretta son fol amour qui perdait celle qui n'était coupable que de l'avoir trop aimé. Il voulut implorer son pardon, mais elle lui dit dans le suave langage oriental, en le regardant avec ses yeux noirs si doux :

— Ne regrette rien, je suis fière et heureuse de mourir pour toi ; sans ta présence, que serait la terre pour moi ? un vaste désert ! Je mérite mon sort, j'ai voulu voir sur ton front un rayon de joie ; j'ai voulu verser sur la blessure de ton âme des torrents d'amour pour fermer la plaie ! Je savais que ton cœur était loin de moi, peu m'importait, je t'aimais assez pour deux. Te rendre heureux était tout mon désir ; ne me pleures pas, puisque, parfois, un sourire s'épanouissait sur tes lèvres de pourpre.

Ploëk attira sur son cœur sa compagne.

— Je suis puni, dit-il, d'avoir cherché ailleurs le bonheur que j'avais si près de moi ! Mais, en ce moment, vas, je n'aime que toi ; mon âme en s'envolant cherchera la tienne pour l'éternité. Là bas, au delà des mers, ceux qui s'aiment espèrent se retrouver dans un lieu de délices, pourquoi ne croirions nous pas au bonheur futur ?

Ces deux natures de feu confondirent dans d'ardents baisers leurs lèvres brûlantes de passion. Hélas ! il était trop tard pour s'aimer ; l'heure du supplice approchait. On les mena vers l'échafaud dans une barque qui descendit le fleuve Menam. Ils avaient la cangue au cou, mais leurs âmes ne s'abaissaient pas au sup-

plice des hommes ; elles planaient déjà dans des régions élevées, et la mort n'était pour eux qu'un bienfait.

Au moment suprême, Ploëk demanda avec instance que sa femme mourût avant lui ; il voulait ainsi lui épargner une souffrance.

Elle présenta vaillamment sa tête au bourreau ; puis Ploëk vint à son tour, en murmurant :

— Oh ! France, que je te regrette ; là, au moins, j'aurais pu aimer !

VARIÉTÉS

— Quel est l'animal qui se rapproche le plus de la femme ?

— Le singe, dira un lecteur peu galant.

— Non.

— Quel est-il donc ?

— Parbleu, c'est l'homme.

* * *

Champoireau vient d'assister à une catastrophe de chemin de fer. Il est très impressionné et va trouver le chef de gare.

— Monsieur, lui dit-il, il est aujourd'hui avéré que c'est toujours le premier wagon d'un train qui est écrasé. Alors, pourquoi ne pas le supprimer ?

* * *

Deux amis causaient ensemble, lorsque leur attention fut attirée d'un côté où les regards des passants s'étaient fixés.

— Tiens, fait l'un d'eux, qu'est-ce qu'il y a donc, là-bas ?

— C'est un " convoi," répond l'autre.

— Dis plutôt, reprend le premier, " un qu'on ne verra plus ! ! "

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du **ROI DES VOLEURS** et la collection des ouvrages ci-dessous.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an. — La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echapé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE, Éditeurs,
475 rue Craig, Montréal.